



Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois. 10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XXII

UNE CHASSE AU SANGLIER.

—Du sanglier !
 —Du sanglier?... quel sanglier ?
 —Celui qui est dans le bois voisin, où il ravage tout et fait si peur à tout le monde que personne n'ose plus s'aventurer dans le bois.

Le capitaine se redresse sur son fauteuil en disant :

—Un sanglier dans le bois voisin !... cela me semble bien extraordinaire... je n'ai jamais rencontré de sanglier dans les environs ; d'où diable celui-ci pourrait-il venir ?

—Mais de la forêt de Compiègne, qui n'est pas bien loin d'ici...

—Alors ce sanglier serait venu en se promenant de Compiègne jusqu'ici sans avoir eu aucun désagrément en route !... Cela me paraît !... Faites venir Lundi-Gras !

Le vieux mousse arrive, se plante devant le capitaine et attend.

—Lundi-Gras, as-tu entendu parler d'un sanglier qui se serait fourvoyé dans le bois voisin ?

—Oui, mon capitaine, c'est à dire, tout à l'heure seulement la petite Nanon dit à son père : Papa, n'allez pas dans le bois, il y a un sanglier qui se jetterait sur vous et vous dévorerait.



A L'HOTEL DE VILLE.

L'échevin Jeannotte.—Voyons, nous allons jeter un peu de lumière par ici.
 L'échevin Grenier.—Mon pauvre ami, votre lanterne est une vessie. Elle est bonne tout au plus pour faire une blague canadienne.

—C'est Nanon qui a dit cela ?... Va nous chercher Nanon.

La petite Nanon arrive, toujours la bouche pleine et cachant des œufs rouges dans son tablier : le capitaine l'interroge :

—Nanon, tu as dit à ton père qu'il y avait un sanglier dans le bois ?

—Oui, monsieur le capitaine.

—Comment sais-tu cela ? Tu as donc vu ce sanglier ?

—Oh ! non, je ne l'ai pas vu, moi, mais c'est madame Matois, la femme à Matois, qui me l'a dit ce matin ; elle m'a dit comme ça : Petite, ne vas pas flâner dans le bois, car tu pourrais y dévoré par un sanglier que je viens d'y voir. C'est une bête énorme... qui a une tête comme celle d'un éléphant ; je n'ai eu que le temps de prendre mes jambos à mon cou et de me sauver.

—La paysanne l'a vu ?

—Oui, oui, vu !... puisque je vous dis qu'elle m'a fait son portrait ! Et puis ensuite il y a plusieurs enfants du village qui sont

accourus tout effarouchés en disant :

—Il y a une grosse bête dans le bois ; c'est pas un loup, mais c'est presque aussi gros qu'un ours.

—Allons, mesdames, dit le capitaine, il paraît que décidément vous allez pouvoir chasser la grosse bête... Ah ! si je pouvais marcher, je ne laisserais pas échapper l'occasion de chasser autre chose que des alouettes...

—Soyez tranquille, mon oncle, cette occasion, nous allons la saisir, nous. Une chasse au sanglier ! Entendez-vous, mesdames, quel plaisir nous est promis !... Car j'aime à croire que par une de vous ne refusera de venir avec moi chasser ce sanglier. Voilà le cas de déployer notre adresse, notre courage... Allons, mesdames, aux armes ! prenons nos carabines, chargeons-les avec des chevrotines... Il faut cela, n'est-ce pas, mon oncle, pour tuer un sanglier ?

—Cela s'emploie ordinairement

pour tirer le chevreuil ; mais je pense que ce sera bien suffisant pour abattre votre sanglier, qui n'est peut-être qu'un gros chien barbot qui se sera perdu...

—Oh ! que nonni, notre maître, dit Nanon ; madame Matois m'a dit : C'est un sanglier de la plus grosse espèce ; il y a des poils... des crins ! ni plus ni moins qu'un sapeur.

—Tant mieux ! nous mangerons de la bête alors.

Les indépendantes ne paraissent pas aussi enchantées que Cézarine de la partie de chasse qu'on leur propose.

—Moi, je n'y vais pas, dit Elvina ; j'aurais trop peur si la bête venait de mon côté ! Je serais capable de tirer en l'air au lieu de tirer dessus.

—Moi, dit madame Etoilé, je ne trouve pas cette chasse assez poétique... Oh ! s'il s'agissait d'une biche, à la bonne heure ! Une biche est intéressante, un cerf ploure quand il se voit sur le point d'être pris ; mais un san-

glier !... fil cela sent mauvais.

—Eh bien, moi, dit la veuve Flambart, je prétends tuer l'animal et rapporter sa tête au capitaine !... Capitaine, vous entendez, je vous promets sa tête.

—Nous la manierons ensemble corbleu !

Les autres dames se décident aussi à faire partie de la chasse.

—Allons nous mettre en tenue, mesdames, dit Cézarine. Assurons-nous que nos armes sont bien chargées et prenons des munitions... Ah ! il faut que je prenne mon cor de chasse, c'est le cas ou jamais d'on sonner...

—Et des chiens ? dit madame Dutoineau, est-ce que nous n'aurons pas de chiens ?

—Ma foi, mesdames, dit le capitaine, depuis longtemps je ne peux plus chasser. J'ai encore deux chiens qui étaient bon autrefois ; je craignais que maintenant ils ne soient rouillés !... N'importe ! Lundi-Gras, tu lâcheras Minos et Courtaud pour qu'ils accompagnent ces dames.

—Oui, capitaine.

On va s'habiller. On remet le costume qui est censé d'uniforme ; on prend sa carabine et on passe à sa ceinture un petit couteau-poinçard dont la lame n'est pas de Tolède. Dans cet équipage, ces dames se rassemblent dans la cour, et le capitaine se met à la fenêtre pour les passer en revue. Cézarine a, de plus que ses compagnes, un grand cor de chasse passé en écharpe sur son épaule et un vieux sabre de son oncle pendu à son côté.

Lundi-Gras amène les deux chiens qui ont jadis été chasseurs, mais qui semblent avoir totalement oublié leur ancien métier. L'un, Minos, ne veut pas avancer, il faut qu'on le pousse, qu'on le tire, et il se couche après avoir fait quelques pas. L'autre, Courtaud, est plus éveillé, il veut toujours danser ; mais, habitué depuis quelque temps par son maître à faire le beau et à se tenir sur ses pattes de derrière pour avoir un morceau de sucre, après avoir fait des cabrioles, il revient se poser devant les chasseresses.

—Voyons, Courtaud, il ne s'agit pas de faire le beau pour avoir quelque chose, s'écrie Cézarine ; si tu te poses ainsi devant le sanglier, ce n'est pas du sucre qu'il te donnera, ce sera un coup de boutoir. Allons, sapsist ! rappelle-toi ton ancien métier !... *Taya ! taya !*

Courtaud dresse les oreilles et saute en se tenant toujours sur ses

LE GROGNARD.

MONTREAL, 6 Oct. 1883.

patto de derrière. On est obligé de lui administrer des coups de fouet pour qu'il se remette à quatre pattes.

—Voulez-vous que Lundi Gras vous accompagne? dit le capitaine.

—Non, mon oncle, nous n'avons pas besoin de lui... on dirait ensuite que c'est lui, et non pas nous, qui aurait tué le sanglier... Point d'homme... il gênerait tout! nous tenons une occasion de montrer ce dont nous sommes capables, nous voulons en profiter.

Et la petite troupe se met en marche, fièrement, le nez au vent, et comme si elle marchait à la conquête du monde. Les villageois qu'elles rencontrent sur leur chemin s'écrient:

—Elles vont tuer le sanglier!... Ah! bravo!

—Et où est-ce que tu prends un sanglier par ici, toi?

—Ça n'est peut-être qu'un loup!

—Loup ou sanglier, faut que ces dames-là aient ben du courage!...

—Bah! laissez donc! c'est qu'elles veulent voir le loup!...

Cependant, lorsqu'elles arrivent à l'entrée du bois dans lequel doit être le sanglier, l'ardeur des amazones semble se ralentir; elles marchent moins vite, et après avoir fait quelques pas sous les arbres, madame Dutonneau s'arrête en disant:

—Maintenant ne faudrait-il pas convenir de ce que nous allons faire?

—Mais c'est tout convenu, dit Cézarine; nous cherchons le sanglier. Dès que nous le verrons, nous tirerons dessus.

—Pardon, madame, dit une demoiselle majeure, mais à quel endroit faut-il viser pour tuer l'animal?

—A la tête, assurément!

—A la tête... vous croyez? Moi, j'aurais cru que c'était à la queue.

—Ne vous en avisez pas! ce serait du plomb de perdu!...

—Mais en tirant à la tête, si on le manque, il doit être furieux!...

—Et en le tirant à la queue, est-ce que vous croyez que cela lui fera plaisir?

—Messames, dit la veuve Flambar, tirez-le où vous voudrez, le principal est que vous le touchiez.

—Assurément, peu importe qu'il soit tué par la tête ou par la queue; pourvu qu'il le soit, c'est l'essentiel.

Madame Bouchetrou vient de faire un mouvement d'effroi et de se reculer vivement en poussant un cri; aussitôt la plupart de ces dames se sauvent aussi de son côté.

—Qu'est-ce qu'il y a donc! demande Cézarine, qui est restée à sa place ainsi que madame Flambar.

—Il y a... il y a... que j'ai cru voir remuer dans ce taillis à gauche, et qu'il m'a semblé avoir le sanglier sur mon dos!...

—Si vous vous sauvez dès que vous croirez le voir, cela promet!

—Je ne me sauverai pas quand je le verrai de loin... de très-loin... mais si je l'apercevais près de moi, croyez-vous que je resterais à ma place en lui faisant des manières?...
—Avançons; ce n'est pas, à la listère d'un bois que se tient le sanglier...
—Marchons avec précaution alors...

RETOUR DE LA CAMPAGNE

M. Cognac (très essoufflé). — Le le... le... cocher... le cocher dit... que... qu'il...

Madame Cognac. — Accouche donc!

M. Cognac. — Tu me plais... encore beaucoup... toi! je monte au galop... cinq étages...

Madame Cognac. — Enfin, qu'est-ce qu'il réclame, ce cocher.

M. Cognac. — Ce n'est pas lui... C'est moi... Je lui demande de monter la malle, et monsieur me répond qu'il ne peut pas quitter ses chevaux... Et voilà la malle sur le trotter à l'indiscrétion du premier venu.

Madame Cognac. — Tu peux bien la monter?

M. Cognac (indigné). — Plus de 50 kilos!... Es-tu folle?

Madame Cognac. — V'la-t'y pas! Tu pèses le double, toi.

M. Cognac. — Que voilà bien une de ces stupidités de femme devant lesquelles le penseur reste... pensif!

Madame Cognac. — Quelle chiffel quelle mollasserie! Tiens, Aurélie et moi, nous allons la cher. her.

Aurélié. — Plus souvent!... pour me casser les ongles

M. Cognac (hors de lui). — Quand je me tuais de vous dire que vous étiez absurdes d'emporter tant de choses, avais-je tort?

Madame Cognac. — Nous n'avions que le nécessaire, et tout juste encore. Tandis que monsieur nous a encombrées de ses rasoirs, de ses savonnettes, d'un tas d'inutilités pesantes!...

(La discussion continue jusqu'au moment où, grâce aux beaux yeux d'Aurélié, le domestique du voisin dépose le colis dans l'antichambre.)

Madame Cognac. — Ne perdons pas de temps, ouvre-la.

M. Cognac se penchant sur l'objet. — Allons, bon!... L'imbécile l'a mise à l'envers: la serrure est du côté de mur. (Il retourne la malle avec effort et pousse une exclamation de colère.) Ah! les sauvages, les barbares!

Madame Cognac. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

M. Cognac. — Plus de cadenas!... Les animaux du chemin de fer en ont fait leurs choux gras!... Les pitons sont arrachés aussi!... Voyons, quand vous resterez là à me regarder, au lieu de me donner la clef de la serrure. (Sa femme lui remet un trousseau de quinze clefs de toutes grandeurs reliées par un anneau brisé.) Reconnaissez-vous-y li-dedans... Ce doit être celle-ci. Non, elle ne va pas... Mais dites moi donc laquelle, au moins!

Aurélié. — Petit père, celle qui a un bout de ficelle.

Madame Cognac. — Non c'est l'autre.

M. Cognac (rageant). — Quelle autre?... Il y en a trente!

Madame Cognac. — Toujours de l'exagération!... Tiens, là voilà, la moyenne. (La serrure fait la sourde oreille.)

M. Cognac. — Cré nom!...

Aurélié. — Prends donc celle qui a un bout de ficelle, papa.

(Même résultat). Mais après une demi-douzaine de tentatives infructueuses, la malle se décide enfin à entendre raison. En la vidant, on constate avec douleur l'incontenance d'un flacon d'eau de Botot sur les robes de ces dames. La mère accuse sa fille, la fille accuse sa mère, le père les inculpe en bloc. — Une émotion plus grave vient aggraver la situation: on se demande en vain où l'on a caché l'argenterie avant de partir.)

Madame Cognac. — Avez-vous regardé dans le coffre de bois! C'est là où nous l'avions mise l'an dernier.

Aurélié. — Il n'y a rien. Elle serait plutôt dans la corbeille au linge sale.

M. Cognac. — Mais non, je viens de la retourner.

Madame Cognac (se frappant le front en souriant). — J'y suis!... dans le bidet du cabinet de toilette.

M. Cognac. — Une cachette bien propre!

Madame Cognac. — Justement! Pour dépister les voleurs. (Elle sort et rentre aussitôt, pâle, tremblante.)

M. Cognac (inquiet). — Eh bien? Madame Cognac. — Disparue!... vol... volé!...

M. Cognac. — Le restant de nos écus!... Es-tu bien sûre au moins de... ton bidet?

Madame Cognac. — Comme de mon existence! Je l'avais enveloppée dans un de tes vieux gilets de flanelle, toujours pour dépister, avec beaucoup de camphre pardessus: comme ça les voleurs auraient cru... Le couvercle est jeté dans un coin, et la cuvette est nette comme torchette!

M. Cognac (furieux). — Aussi, a-t-on l'idée de cacher si bêtement que ça!

Madame Cognac. — Tu voulais bien la fourrer sous les cendres de la cheminée, dans les lieux. Et monsieur parle de propreté!

M. Cognac (avec accablement). — Dix-huit couverts, une louche, deux douzaines de petites cuillers couteaux en vermeil...

Madame Cognac. — Tu ne sais pas ce que tu dis. Ils sont en argent; ce sont les cuillers...

M. Cognac (rageant). — Qu'ils soient en tout ce que tu voudras, en sommes-nous plus avancés aujourd'hui?

Madame Cognac. — Tu vas aller tout de suite chez le commissaire de police.

M. Cognac (songeur). — Et ils n'auraient pris que ça?... C'est étrange!

Catherine (entrant). — Faut-il servir, madame?

Madame Cognac. — Oui, monsieur ira chez le commissaire après dîner.

Catherine (effrayé). — Le commissaire?... à cause?...

M. Cognac. — L'argenterie est volée, mon enfant! Ah! quel coup!

Catherine. — Ah! Seigneur Dieu. En v'la n'un malheur!... Et avec quoi qu' madame et monsieur vont manger?

Madame Cognac. — Vous nous donnerez les couverts de la cuisine. (On se met à table tristement. Le père jure entre ses dents; la mère se retient de pleurer; Aurélié fait la grimace en se servant d'une cuiller d'étain. Tout est mauvais: le bouillon a un goût détestable, les cornichons sont gâtés, le lard, conservé, a eu à se plaindre de la chaleur, et le vin est imbuvable.)

M. Cognac. — Un bourgogne excellent abimé de la sorte!... C'est à n'y rien comprendre. Je comprends le lard; les cornichons ont manqué de vinaigre; mais le vin sorti à l'instant de la cave?... Pouah!...

Madame Cognac. — Tu t'es entêté à ne pas boucher le soupirail avant de partir.

Aurélié. — Ce n'est pas le vin qui sent mauvais, c'est l'eau.

M. Cognac. — Tu crois?

Aurélié. — C'est elle qui lui donne cet affreux goût, comme au bouillon, du reste.

Madame Cognac. — Elle a raison: tout ce que nous mangeons et buvons sent le camphre à plein nez.

M. Cognac. — Tu en es tellement fourré partout de peur des vers...

Madame Cognac. — J'en ai peut-être mis dans la fontaine, qui

sait?

M. Cognac (poussant un grand cri). — La fontaine! Mais c'est là que j'ai caché les couverts retirés du bidet... Dans la petite en marbre qui ne sert pas! Catherine l'aura fait emplir, au lieu au l'autre. (Il sort pilamment et revient en brandissant l'argenterie enveloppée dans le vieux gilet de flanelle saupoudré de camphre avec tant de soin par la soigneuse femme de ménage.)

Madame Cognac (radieuse). — Nous avoir donné cette douleur!... Quelle cervelle d'oiseau!

M. Cognac (pincé). — J'étais sur le point de me rappeler: j'avais sur le point de me rappeler: j'avais l'endroit sur le bout des lèvres... Mais si c'avait été toi, nous aurions attendu longtemps!

LOUIS LEROY.

LES TRIBUNAUX COMIQUES

LA BOSSE ACCUSATRICE.

A voir Gaston Baudillard, on ne se douterait guère que ce jeune homme s'abaisse à e-camoter des pots de pomnade. Mis avec une certaine recherche, il se dandine au banc des prévenus, braquant son monocle sur l'auditoire, et frisant sa moustache d'un gant qui fut jadis gris-perle. Ce qui caractérise surtout Baudillard, c'est une chevelure soigneusement peignée et d'un luisant à rendre jalouse une paire de bottes vernies. Comment la pensée du vol a-t-elle éclo sous un crâne si bien pomnadé?

La déposition de M. Augustin, coiffeur aux Batignolles, va nous renseigner:

Je suis artiste capillaire, dit-il, et pourrais, grâce à l'habileté de mon peigne, coiffer des têtes couronnées; mais ça manque aux Batignolles.

M. le président. — Le tribunal le regrette pour vous priant de démentir promptement les faits de la cause.

M. Augustin. — Démêler! ça rentre dans ma partie. Tout donc vous dit que, le 7 août dernier, Monsieur que voici (il montre le prévenu) vient se faire raser dans mon établissement. Je le rase d'une main légère qu'une tête couronnée apprécierait. Mais...

M. le président. — Il n'y en a pas aux Batignolles.

M. Austin. — Le tribunal sait tout. Bref, après l'avoir rasé, je lui donne un coup de peigne, ce que nous appelons «le cachet grand chic», et je constate alors avec stupefaction que monsieur a l'encéphale extraordinairement développé du côté de l'oreille gauche.

M. le président. — Pardon, mais le tribunal ne saisit pas le rapport.

M. Augustin (trionphant). — Je l'ai saisi, moi, saisi de suite, et je me disais tout en peignant cet homme: Je tiens le crime par les cheveux.

M. le président. — Le crime!...

M. Augustin. — Oui, le crime! Bien que coiffeur, je me suis livré jadis à l'étude des sciences; mon père voulait que je sois herboriste, mais le sentiment de l'art a triomphé. J'ai donc étudié la phrénologie et connais le sens caché de toutes les bosses. Si le tribunal voulait que j'expérimente sur la tête l'huissier... (Rires.)

M. le président (sévèrement). — Le crâne d'un officier ministériel est sacré, ne l'oubliez pas. Laissez-là vos expériences et poursuivez.

M. Augustin (non sans amertume). — Je poursuivrai donc, tout en regrettant que M. le président soustraie la tête de cet huissier à mes investigations scientifiques. Je reviens donc à la bosse de monsieur: il n'y avait pas à en douter, c'était la bosse du vol. «Grand Gall!» murmurai-

je en moi-même, quel cirage je te devrai!» Je surveillai attentivement les gestes de monsieur lorsqu'il paya sa barbe à la caisse, mais il s'en alla tranquillement sans emporter l'ombre d'une épingle.

Le prévenu. — Voyez-vous!

M. Augustin. — Oui, ce jour-là; mais le lendemain, monsieur revient se faire friser. Je refais sa bosse. Plus que jamais c'était la bosse du vol; j'en aurais donné ma tête à couper. Non, tenez, c'est bête ce que je vais vous dire: eh bien! j'aurais donné onze sous de bon cœur pour être volé, tant j'étais sûr de ne pas me tromper sur la bosse de monsieur. Je dois avouer que le cœur me battait quand il s'approcha du comptoir pour régler sa frisure. «O grand Gall, me dis-je, ne serais-tu qu'un fumiste!» Mais je blasphémiais... En s'en allant, monsieur ratiboise, sans en avoir l'air, deux pots de pomnade, un flacon de macassar et une fausse natte: le temps de dire «ouf», tout avait disparu dans la poche de son paletot. Si j'étais heureux! La bosse n'avait pas monté!...

Le prévenu (ricanant). — Alors, vous me devez onze sous.

M. le président (au prévenu). — Le rapport de police constate, en effet, que, conduit au poste sur la plainte de monsieur, et fouillé, vous avez été trouvé porteur desdits objets. Qu'avez-vous à répondre?

Le prévenu (avec dignité). — Croyez-vous que je vais m'abaisser à discuter les théories de perruquier?

M. le président. — Votre casier judiciaire semble bien les confirmer: vous avez déjà été condamné six fois pour vol.

M. Augustin (au fond de l'auditoire). — Quelle bosse! Grand Gall, quelle bosse!

Le tribunal condamne Gaston Baudillard à 13 mois de prison, et M. Augustin, ravi d'avoir été volé, sort de l'audience en initiant les curieux aux mystères de la phrénologie.

BADINAGE

Histoire de pauvres:

Un millionnaire s'était laissé toucher par un pauvre diable, lui avait fait une aumône assez importante.

Une heure après, en passant sur le boulevard, il aperçoit son homme attablé dans un grand restaurant et fort occupé à déguster une superbe carpe.

Il entre aussitôt et l'accable de reproches.

—Comment! vous m'avez dit que vous aviez cinq enfants à soutenir, et voilà l'emploi que vous faites de mon argent! Vous mangez de la carpe!

Mais l'autre, d'un ton piteux: —Voyons, monsieur, quand je n'ai pas d'argent, je ne peux pas manger de la carpe. Quand j'ai de l'argent, il ne faut pas que je mange de la carpe. Alors, quand voulez-vous que je mange de la carpe?

* * *

Le valet de chambre du duo de X... est un excellent garçon, mais il se grise abominablement deux fois par semaine.

—Mais, malheureux, lui dit son maître, si on te ramassait dans la rue dans cet état-là?

—Oh! qu'est-ce que ça fait. J'ai toujours des cartes de visite de monsieur sur moi.

* * *

Un gravroche chantant la *Mar-seillaise*:

Nous aurons le sublime orgueil de les manger ou de les suivre.

Il n'y a pas de los manger. lui dit un de ses copains: il y a

« de les venger. »
— Oh ! reprend l'autre, *manger* est bien plus énergique !
* * *

Guibollard veut acheter un téléphone.
— Mais, demande-t-il à l'employé, est-ce d'un usage difficile ?
— Oh ! non, monsieur, tout le monde peut parler là-dedans.
Alors, Guibollard, sentencieusement :
— Tous les muets devraient en avoir !
* * *

Le soldat Pitou, du 201e, s'est fait porter malade, et comparait devant le chirurgien major.
— Affection cutanée !... murmure le docteur après examen... Do quel pays êtes-vous ?
— Que je suis de Pau, subéquemment !
— C'est parfait, mon garçon... Vous avez le mal du pays !...
* * *

Un Américain millionnaire est sur le point de rendre le dernier soupir.
Il se tourne vers le pasteur qui murmure des prières près de son lit et lui dit :
— Croyez-vous que si je laisais 25,000 dollars à l'église protestante, mon âme serait sauvée ?
Le ministre réfléchit pendant quelques minutes, puis d'une voix onctueuse :
— Je n'ose pas vous assurer la chose, mais ça vaut bien la peine d'essayer !...
* * *

Deux histoires de médecins racontées par M. Jules Claretie.
Un homme, victime d'une explosion, est apporté chez un médecin, littéralement embroché par un morceau de fer. La broche entrée par le ventre ressortait par le dos. On a vu de ces cas à la fois comiques et désespérés dans les féeries.
Le docteur tâte le pouls au malade.
— Vous êtes blessé gravement, monsieur, lui dit-il, car vous avez la fièvre !
— Je sais bien que je suis blessé ; j'ai trois pieds de fer dans le ventre !
— C'est la première fois que pareille indisposition vous arrive ? demande le docteur.
— La première fois, oui, monsieurs !
— Vous devez être embarrassé pour vous coucher sur le dos ?
— Très embarrassé.
— Et sur le ventre ?
— Également.
— Il vous est certainement plus facile de vous coucher sur le côté ?
— Oui, docteur ; un peu plus facile.
— Très bien. Je vois ce que c'est une broche qui vous passe à travers le corps. Reste le traitement à suivre. Deux cas se présentent : ou laisser la broche, et alors il y a à craindre des accidents inflammatoires mortels, ou extraire la broche, et il y a chance pour que vous ne surviez pas à l'opération. Votre sort est entre vos mains, choisissez le mode de traitement. Quant à la science, elle a ses limites ! Mais elle s'intéressera également à celui des deux partis que vous prendrez !
* * *

Un malade est abandonné par son médecin. Celui-ci a déclaré qu'il ne reviendra plus. Rien à faire qu'à jeter le drap sur le nez du moribond. On appelle un médecin nouveau. Le malade guérit. Quand il est sur pied, il rencontre son docteur, le premier, celui qui lui a prêté le trépas.
— Comment, c'est vous ? dit le médecin, je vous croyais bien mort. Et qu'avez-vous fait pour tirer de ce mauvais pas ?
* * *

— J'ai suivi les conseils du docteur V... qui m'a soigné, sauvé !
— Lui ?... Ah ! fait le premier médecin. Et moi qui le croyais mon ami ! Il a fait cela ?... Eh bien, vrai, de sa part, ce n'est pas gentil !
* * *

Chez la fruitière :
— Eh bien ! ma pauvre dame Pochet, nous apportez-vous de meilleures nouvelles de votre époux ?...
— Ne m'en parlez pas !... le pauvre homme a eu d'abord un long *magot* dans les reins, et voici que le médecin parle d'une fièvre militaire !... Lui qui est si pacifique !...
* * *

Entre bohèmes :
— L'été s'en va, ma vieille branche... voici que les soirées deviennent fraîches !
— Et moi qui suis si frileux !... Je voudrais bien posséder un paletot matérialiste...
— Qu'est-ce que c'est que ça ?...
— Cela veut dire : un paletot matérialiste... ou athée !...
* * *

Au bureau de bienfaisance d'une petite ville.
Un membre du bureau examine une demande de secours soumise à son appréciation.
Cette demande porte :
« La malheureuse est la seule fille d'un père mort sans enfant, et elle soutient par son travail ses frères en bas âge. »
L'examineur écrit en marge de la pétition :
« Il y a dans cette demande une exagération évidente. »
* * *

Le *Voltaire* attribue à M. Thiers un mot qui définirait encore assez justement la situation actuelle de la maison dite de France :
Après l'échec de la fusion, M. Thiers causant avec un député du centre-droit de la question des prétendants, dit tout à coup.
— Voyons, mon cher monsieur, pour faire un civet ; il faut absolument un lièvre. Et où est-il votre lièvre ?
— Mais nous avons les d'Orléans.
— Les d'Orléans ! mais, monsieur, ce n'est pas du lièvre ; ce n'est même pas du lapin : c'est du chat !
* * *

CHLORURE DE CHAUX.
Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

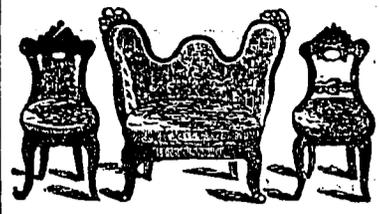
LESSI CONCENTRÉ.
Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.
Adressez,
C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

BOUCHERIE MODELE MEUNIER & ROBICHAUD
M. Charles Meunier s'est associé avec M. Stanislas Robichaud pour tenir, un éal modèle à l'neigneur de la rue Craig et de la Côte St-Lambert. A cet éal populaire le public sera toujours sûr de trouver des viandes fraîches d'Ontario, charc terie, légumes, poissons frais importés spécialement par expresse. Tout est garanti de premier choix et prix modérés.

RESTAURANT POPULAIRE
Nos. 25 et 27
Cote St. Lambert.
La cuisine est sous direction d'un chef de première classe. Vins importés spécialement pour la maison. Menus toujours variés et primaires des saisons. Salons privés confortables.
Prix modérés.
EMILE RABAT.

GRAND AVANTAGE
Sots de chambres de - \$16.50 à \$100.00.
Vous pouvez épargnez 25 par cent sur tout les meubles que vous achetez chez
FREDERIC LAPOINTE
Fabricant de meubles
555 RUE STE. CATHERINE, entre les rues Montcalm & Beaudry

AVIS
AUX PROPRIETAIRES D'HOTEL ET DE MAISON DE PENSION.



En achetant vos Meubles au No. 555 Rue STE-CATHERINE, entre les Rues Montcalm et Beaudry, chez
Fred. Lapointe
vous pouvez épargner 25 par 100 meilleur marché qu'ailleurs.
Jugez-en par les prix ci-dessous :
Sots de Chambres en frêne de \$16.50 à \$100.00
Sots de Salon de 25.00 à 75.00.
Aussi un grand assortiment de Meubles Neufs et de seconde main, Poèles de toutes sortes, etc., etc.

FREDERIC LAPOINTE,
555 RUE STE. CATHERINE, (Entre les Rues Montcalm et Beaudry) MONTREAL.
Mme de X... sermonne sa cuisinière Victoire :
— Jo vous défends, vous n'ontendez bien, de recevoir des hommes dans votre cuisine. Il en vient tous les jours trois ou quatre : un garçon épicier, un dragon, un ébéniste, un artilleur !...
— Mais, madame, c'est pour le bou motif !... Ils m'épouseront !...
* * *

GRANDE VENTE SANS RE SERVE AU BENEFICE DES PRATIQUES



Au grand magasin de Epicerie de gros et de détail de
P. LAGARDE,
283, 285 & 287 Rue St-Josph, En face de la Rue Murray, MONTREAL.
Toutes personnes qui achètera pour la valeur d'une plaque, recevra un billet de la loterie mensuel sur un Plat en argent valant \$60.00
3 lbs. de Thé et 4 lbs de Sucre pour \$1.00.

NOUVELLE LISTE DE PRIX.
Confitures assorties à 10c. lb
Le fromage fort de Jumbo 5cts. "
Bon Pain à 15c.
Sardines " 10 la boîte
Sucre blanc granulé " 9c. la lb.
Beau sucre brui " 7 "
2000 livres de jambon à 15c. "
Noix Pécan " 10c. la lb.
Thé Japon extra 20 cts. la lb.
Lobsters et Tomates 10cts la boîte
20,000 livres de confitures 10c. lb.
Biscuits de 3 à 6cts. la lb.
Lait frais à 5cts la pinto.
Effets délivrés à résidence sans frais additionnel.
P. LAGARDE,
283, 285 et 287 rue St. Joseph.

ENCOURAGEMENT

DE LA
MAISON CHAMPAGNE & CIE



601 Rue Ste-Catherine

Nos pratiques et le public en générale qui ont bien voulu encourager le magasin d'un SEUL PRIX ; auront l'avantage d'acheter leurs pelleteries au prix du gros, et en même temps pourront faire réparer leurs pelleteries à des prix très réduits en s'adressant chez

CHAMPAGNE & Cie,
601 Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

N. B. Nous avons réduit nos chapeaux en feutre mais nous les vendons toujours a un seul prix.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, ECR. MONSIEUR,
Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.
Avec reconnaissance,
DAME LUC TASSE,
Épouse de LUC TASSÉ, Ecr.,
Maitre de Poste et Epicier
Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN, MONSIEUR,
Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.
MICHEL CHARBONNEAU,
forgeron,
ET SON ÉPOUSE,
4 Rue Perthuis.
Montréal, 9 avril 1881

AVANTAGES!

Le commerce de gros que nous avons entrepris l'automne dernier, et qui nous a réussi, même au-delà de nos espérances, nous permet de vous offrir des avantages jusqu'à ce jour inconnus.

Tous nos Corps, Caleçons et Chemises de fabriques canadiennes vous seront vendus à des prix excessivement bas. Comme vous pouvez le juger par les quelques prix que nous vous donnons ci-dessous :

Corps ou Caleçons Gris	30	cts.
“ “ “ Rose	40	“
“ “ “ en Laine Rouge	36	pcs de long. 90 cts.
Chemise Grise ou Brune Tricots	\$1.00	
Chemise Bleuée Lacée	1.00	

Nous voulons en faire une spécialité.

POUR AUTRES PRIX. VOYEZ NOS VITRINES.

I. A. BEAUVAIS,

186 ET 188, RUE ST-JOSEPH.

NOUS CONTINUONS

Notre grande vente de Tweeds Anglais et Ecos-sais, de Tweeds Canadiens, d'Etoffes à pardessus de draps nouveaux pour manteau de dames, etc.

à 60 cts. dans la piastre sur les prix de nos concurrents.

NOUS OFFRONS AUSSI:

4000 Douzaines de Corps & Caleçons achetés directement des manufactures et détaillés à 25 pour cent de moins qu'ailleurs.

DUPUIS FRERES

Coin des Rues Ste-Catherine et St-André.